

Figaro littéraire
16-mars 67

Trois romans étrangers, par Robert Sabatier

Rupture à la Havane, révolte au Portugal

LETTRE DE CUBA... A UNE FEMME QUI M'A TROMPÉ

par **Cesare Zavattini**

Traduit de l'italien

par Nino Frank

« Les Lettres nouvelles »

Denoël F 13,35

L'INVITÉ DE JOB par **José Cardoso Pirès**

Traduit du portugais

par Jacques Fressard

« Du monde entier »

Gallimard F 14

LE PAIN DE L'EXODE par **Manuel Ferreira**

Traduit du portugais par Gilles

et Maryvonne Lapouge

Casterman F 13,50

« **L** ETTRE de Cuba... » Voilà un titre qui laisse présager tout autre chose que ce qu'il nous offre. Non, il ne s'agit pas de Fidel Castro et des problèmes cubains ; le propos de Cesare Zavattini n'est pas non plus de nous parler de cette île, mais de s'adresser à une maîtresse qu'il aime et qui l'a trompé. Il aurait pu envoyer cette lettre de tout autre lieu, mais pourquoi pas de Cuba ? Dans cet adieu blessé, l'injure en éclatant se reconstitue sous forme de tendresse et de passion. Toute la misère débordante de sensualité et ressuscite les mille détails familiers de l'amour. La loquacité est tout italienne, mais l'ellipse soudaine condense les images avec art. Une lettre ? Aussi une chronique dont les rues de Rome sont le décor.

Suit cette épître une note du traducteur qui entame un dialogue avec l'auteur afin de nous initier, à retardement, à ses profondeurs, avant de nous inviter à savourer le complément : Hy-

pocrite 43. Là, autres temps, autres mœurs. De brèves notules sont censées s'échapper d'un journal intime, elles aussi en porte à faux sur le titre : il est vrai qu'on peut répéter avec Paul Valéry que le titre d'un poème lui est aussi étranger qu'à l'homme son nom. Pourquoi pas Hypocrite 43 ? Il est vrai qu'on oublie vite l'an de disgrâce 43 au profit des méditations d'un homme face à ses gestes quotidiens, avec interrogations sur la mort et l'amour, la femme et la paternité, la solitude et Dieu.

Cesare Zavattini jongle avec les faits, les images, les utilise comme point d'appui d'une prose où il se scrute, s'extériorise avec une faconde que, bien qu'il s'en défende, nous sommes tentés d'associer aux réalisations cinématographiques du néo-réalisme italien qui sont les siennes : Miracle à Milan, Umberto D, Sciuscià. Son style est direct, disert même lorsqu'il tente de cerner les frontières du subconscient, même lors-

qu'il a recours au parler phonétique pour clore une période.

Dans L'Invité de Job, nous sommes au Portugal et c'est bien du Portugal qu'il s'agit. La troupe stationne aux abords d'un petit village en proie à la misère et au chômage. Tandis qu'elle mate le mécontentement des journaliers en procédant à quelques arrestations, le jeune Portela quitte le village pour chercher du travail, en compagnie du vieil Anibal qui, lui, veut rejoindre le cantonnement où son fils est mobilisé. Là, l'invité de Job, un capitaine américain, fait expérimenter un nouveau matériel d'artillerie. Les deux va-nu-pieds tombent en pleines manœuvres et Portela, blessé, doit être amputé d'une jambe.

Cette histoire paysanne aurait pu être le prétexte d'une violente fresque sociale. Volontairement, l'auteur est resté dans une tonalité atténuée, non dénuée de pittoresque, mais où la révolte s'éteint dans la résignation, où l'humour,

voire une certaine légèreté, allègent les faits, ce qui est efficace : tout devient plus poignant parce que plus insidieux. Le soldat, les paysans sont compagnons de misère et l'officier n'est pas mieux loti devant cet Américain, cet « invité de Job » qui, en ces lieux, pourrait aussi bien passer pour l'habitant d'une autre planète.

Avec Le Pain de l'exode, nous nous éloignons dans le temps : l'action se situe en 1943 ; dans l'espace : nous sommes aux îles du Cap Vert, mais c'est le même Portugal torturé par la misère et la faim.

Sur le reste du monde, la guerre sévit. Dans les îles, on attend la pluie depuis trois ans ; la famine décime la population. Des divers points de l'archipel, les habitants viennent à Mindelo, capitale de Sao Vicente, grossir les rangs de ceux qui espèrent le miracle. Là, le riche et cupide Sebastiao spéculé, stocke les vivres et, avec l'aide du lâche Juca, écrivain stu-

pide dont les articles optimistes soulèvent l'indignation générale, recrute les affamés pour des plantations où sévissent racisme et conditions de travail inhumaines. La faim progresse, la révolte gronde, les hommes de bonne volonté sont impuissants. Une émeute est vite matée, mais Sebastiao y trouve la mort. L'embarcation pour les plantations a lieu. Enfin, la pluie tombe, les îles vont reverdir, la vie reprendre.

L'histoire (on a envie de dire « la complainte de la faim ») est pleine de gentillesse et de douceur résignée. Les situations les plus dramatiques s'émoussent sur ces populations où le fatalisme portugais, joint à la grâce d'une certaine latitude, fait jaillir une chanson, une « morna », du fumet d'une soupe, où survivre en attendant la pluie est l'ambition extrême. Cela, le talent de conteur de Manuel Ferreira le traduit parfaitement avec une simplicité naïve. En ce sens, la chanson du Pain de l'exode est une réussite.

Robert Sabatier.